

RECUEIL

DE

POÈMES

PAUVRES

II

La Charrette Orchestrale

Ce matin, j'ai rédigé les statuts de notre association :

Les pédales multiples permettent à chacun de contribuer à la propulsion.

La rotation, qui produit un rythme complexe en insérant des obstacles particuliers dans les rayons des roues, encourage les rêveurs nomades à pédaler.

La vitesse de la charrette définit le tempo musical. Ce tempo varie comme un orgue de Barbarie en fonction de la tension narrative des textes déclamés dans un chaos de rêves contradictoires par les passagers.

Des remorques en nombre infini peuvent s'ajouter à l'arrière, avec leurs propres pédales.

Le guidon varie la hauteur des notes sans contrainte harmonique.

De beaux entrelacs produiront des triades majeures.

Les wagons peuvent tout à la fois bénéficier de la propulsion de la charrette avant et maintenir une certaine liberté de virage grâce à une attache assez longue et souple d'au moins un mètre, permettant à chaque wagon de produire sa propre mélodie tout en épousant la trajectoire mélodique générale des nomades.

Les virages s'effectuant dans un sillon commun ont toutes les chances de créer des harmonies consonantes, mais le retard de chaque wagon produira des intervalles de tension délicieux.

Le confort du siège est essentiel pour que les rêveurs vivent exclusivement sur la charrette, de la naissance à la mort. Pour cela comme nous ne serons nourris que par la charité (charité du latin *charitus* orchestralus décliné du sumero-akadien) nous éviterons les fauteuils en cuir, et privilégierons la paille champêtre.

A l'étage inférieur aux sièges se trouve le matériel

sonore (mixette et amplis).

La structure générale sera assez aérée.

Le grincement est essentiel à une bonne effervescence politique des rêves moisissés.

Nous comptons sur la pluie pour faire rouiller les roulements.

L'huile bénite sera permise uniquement en cas de blocage complet des roues.

La résistance ainsi produite par la rouille créera une souffrance permettant de rêver à la fin de la souffrance.

Les animaux seront les bienvenus et tous les infirmes, les enfants et les vieux seront dispensés de pédalage.

Ils seront à la proue, rêveurs dissonants faisant un grand nombre de notes, que les valides devront soutenir en pédalant.

Les nœuds complexes de mots entrechoqués et les grappes de notes indigestes produites seront le sujet à décortiquer dans la symphonie.

Il sera donc demandé à tous les malades de prendre leur temps et d'avoir pitié des valides.

Julien Stiegler, le 22 décembre 2015



Badinerie

Les plantes croissent dans les failles du goudron,
bien qu'on soit si acharnés à les en empêcher...
Les arbres croient en la lumière solaire,
ils savent même transformer la merde en air...
L'énergie ne fait que se transformer

Il vaut mieux laisser brûler le feu au centre de la
terre
La dernière fois qu'on a creusé dans ses entrailles,
c'était la guerre !
On voit encore les pauvres enfants crever dans la
misère...

Les pauvres croissent dans les failles du système,
les mondes désolés du système D sont menacés...
Vivons aux aguets si on s'endort on disparaît.
La seule valeur vraie, c'est la singularité :
Tout ce qui vit, tout ce qui vaut,
Ça dépérit ou ça se mange,
Alors, alors ! Spéculez pas sur la valeur d'échange !

Les pauvres savent transformer leurs peines en chance,
Sublimer l'énergie de nos souffrances...
La singularité
 qui vit aux aguets
 vaut tout l'or du monde,
 d'un monde standard qui devient sombre...

Les clochards voguant sur des navires ambulants
Errent toujours dans le ciel promis à nos enfants...



J'ai rencontré l'hazard

Au bord du Loing, j'ai rencontré une péniche à l'entrée belle et rafistolée comme le cosmos habité, avec ses plantes et ses bazars bien rangés et son système de cloche rafistolée. Ce lieu semblait habité comme une forêt magique pleine de fétiches. Un homme vieux et tout sourire sortant de la péniche, je lui demande de me permettre de photographier cette entrée merveilleuse et comme il refuse, je lui tends la main, mais il se rétracte. Il me dit qu'on l'appelle Dieu, Samuel l'Hazard, et qu'il serre pas les mains. Souvent, Samuel nous apporte des mets délicieux ramassés derrière intermaché, en nous donnant quelque bon jeu de mot avec son humour mystique. Je le paie en lui chantant des poèmes sur les secrets des poubelles.

Mais un jour, la rivière déborde et monte jusqu'à dépasser les crues les plus anciennes connues. Cette catastrophe amenant cette magie où tout le monde s'entraide, cette magie d'un partage qui guérit pour un temps toute la bêtise humaine, toute la haine. Sauf que les gens d'à terre sont aidés en premier, dans cette ville de vils propriétaires. Et Samuel ne veut pas quitter la péniche mystique qu'il habite tant avec tous ses souvenirs... Il plantait les arbres fruitiers et disait en me regardant dans les yeux : « Les fêlés laissent passer la lumière ». « Il n'y a pas de hasard. » me disait toujours Samy L'Hazard qu'on appelle Dieu. Depuis l'inondation, mon ami a tant maigri qu'on l'a transpercé de perfusions, qu'il a d'ailleurs bricolé avec des bouts de fil de fer pour faciliter le passage des liquides et le bouchon de l'orifice. Il voulait me donner sa péniche mais j'ai refusé, car lui ôter son petit cosmos, ce serait le tuer !

J'ai fabriqué la machine à concilier les rêves contradictoires en affrontant la matière dans ce monde de dissimulation et d'interface, et j'offrirais le C++ à tous les clochards pour qu'ils ne se laissent pas conditionner. Est-ce vain de vouloir regarder l'œil tout entier ? Peut être une paupière mi-close serait moins sévère... Même si vous trouvez vain mon rêve de concilier l'intérêt commun sans frontière, si un jour, par hasard, vous passez devant la péniche Dieu, venez y inscrire votre mémoire singulière dans la machine des rêves contradictoires.



Les Poteries électriques x Juben x L'Archeologie 1931 x

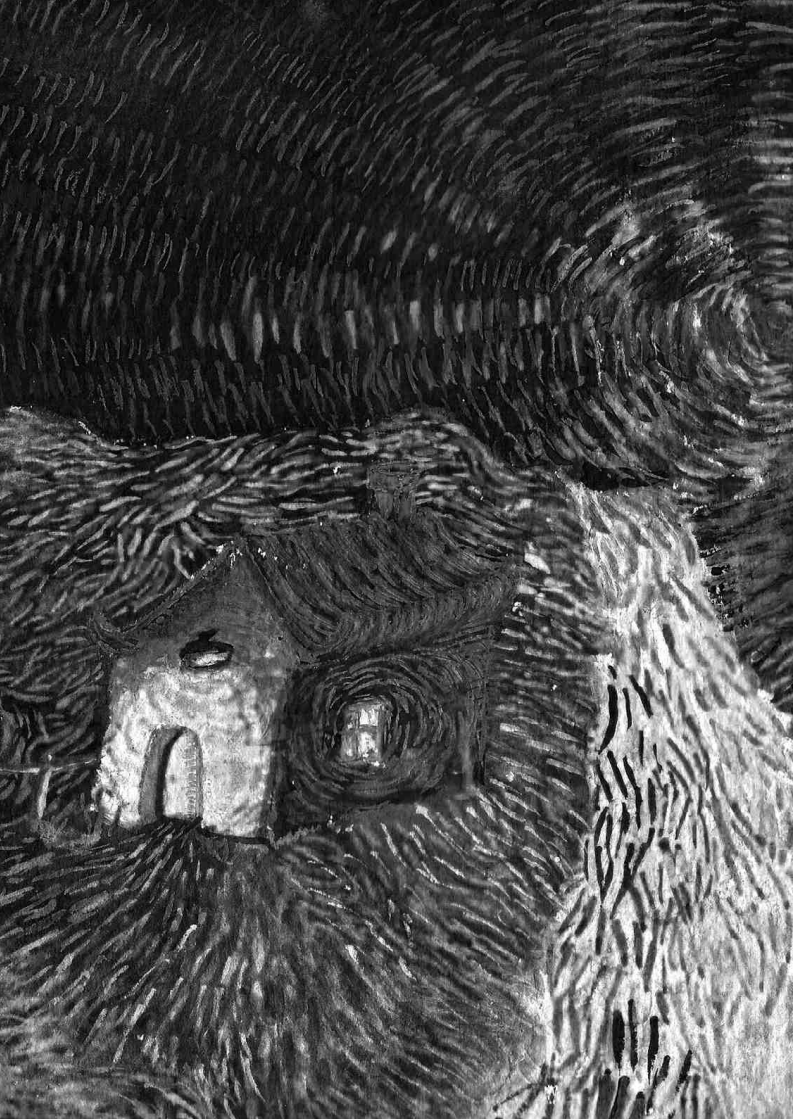
Marcasse

J'ai passé six heures dans une mine des plus dangereuses, nommée Marcasse. Les ouvriers de cette mine sont des gens émaciés et pâles de fièvre, fatigués et usés, hâlés et vieux avant l'âge, les femmes sont blêmes et fanées... Il y a des chemins creux couverts de ronces, et de vieux arbres tordus avec leurs racines fantasques...

Dans les yeux, il y a quelque chose de plus que dans les cathédrales, même si elles sont majestueuses, et qu'elles en imposent. L'âme d'un homme, même si c'est un pauvre gueux, ou bien même une fille des rues, est bien plus intéressante, à mes yeux. Nous serons pauvres, et nous souffrirons la misère, aussi longtemps qu'il le faut, comme une ville assiégée qui n'entend pas capituler... Mon travail à moi, j'y risque ma vie. Et ma raison y sombre, à moitié... Par un beau jour de printemps, je vis arriver notre ami Vincent, richement vêtu. Nos yeux ne cessèrent de le contempler, mais, brulé du désir de sacrifice, il abandonne cette richesse et devient le pauvre, le pauvre, le pauvre d'entre les pauvres... Une épidémie de typhoïde ravage les misérables corons du Borinage. Il leur donne tous ses vêtements...

Van Gogh voulait rejoindre cet infini, pour lequel, dit-il, on s'embarque comme dans un train pour une étoile. Il allait vers les plus malheureux les blessés et les malades, il restait longtemps auprès d'eux. Il avait, il avait raison Van Gogh, on peut vivre pour l'infini, ne se satisfaire que d'infini... Il y a assez d'infini, sur la terre et dans les sphères, pour rassasier mille grands génies...

*Julien Stiegler, avril 2015 (d'après Van Gogh,
Artaud, et un mineur Borain)*



Cher Infini

Il n'y a pas de poème au dessus du ciel...
Aucune voix ne va jamais surgir
Comme la graine de mon amour
Pour mes yeux d'enfant.
Infini, tu es mon tout,
Sans ton sourire, une étoile chuterait,
Et la lune perdrait son reflet,
La rivière cesserait de couler...

J'aimerais que tu réalises
L'amour qui est en moi
Un amour qui ne meurt jamais
Pour mes yeux d'enfant

Un jour, tu grandiras,
Tu grandiras et auras tes problèmes...
Mon enfant, essaye d'être fort,
Car être fort est la seule chose au monde qui te
sauvera.

Et garde toujours de la place dans ton coeur pour un
amour
Pour un amour qui t'apprendra à soigner
Et en soignant tu trouveras un don pour partager
Et en partageant tu vivras une vie heureuse.
Une vie joyeuse mon enfant,
Douce vie...
Porte cela avec toi tout la vie...
Et construis ton chemin chaque jour
Jusqu'à ce que ton rêve,
Ton rêve se réalise.
Fais que ton rêve se réalise...

*Julien Stiegler, 29 décembre 2016
(d'après Doug Carn)*



Le Paysage est un personnage infini
avec ses yeux horizons,
miroirs lointains d'un avenir inconnu.
Ou alors, l'œil, seule lumière enchaînant
l'apparition du monde naissant,
avec ses cheveux désirs hirsutes,
arbres morts érectiles,
branches tendues vers le haut vent,
tiges coupées repoussant.
Avec ses orifices crevasses,
bouche béante,
terre noire chaude aux leurres mortels
à l'oreille puits d'écho,
résonnant des voix des ancêtres mêlées à l'infini.
Bateau avenir déchaîné,
narine soupirail de vapeurs,
cheminées de brouillard sombre.
Jambe charpente debout maintenue en équilibre,
dressée par des piliers et des cales.
Main machine qui touche la matière brûlante énergie.
Branches qui font crisser le ciel défilant
incessamment...
Irréductible défilement,
du ciel passant comme passe le passé et dépasse
l'horizon percé,
où se transforment les volontés fluides en volutes
ralenties jusqu'à se figer, trépassées.
Continuum matière
Terre Eau Feu Air Éther
Où est passé l'éther d'Héraclite ?
Le ciel commun des choses ?
L'infini des yeux qui ignorent l'avenir ?
Celui qui est hors du monde
voit les cycles se répéter, invisibles.
Les habitants s'endorment...
Ils déambulent dans l'espace des rêves
et se démultiplient selon les volontés
contradictoires.



L'œil et la Nuit

C'est l'histoire de la rencontre secrète de l'œil et de la nuit, El Ayli wa El Ayni. Je ne devrais pas en parler. D'ailleurs je n'en sais rien. J'ai dissimulé une fuite impossible dont il ne reste que des bribes de souvenirs.

L'œil de la Vieille

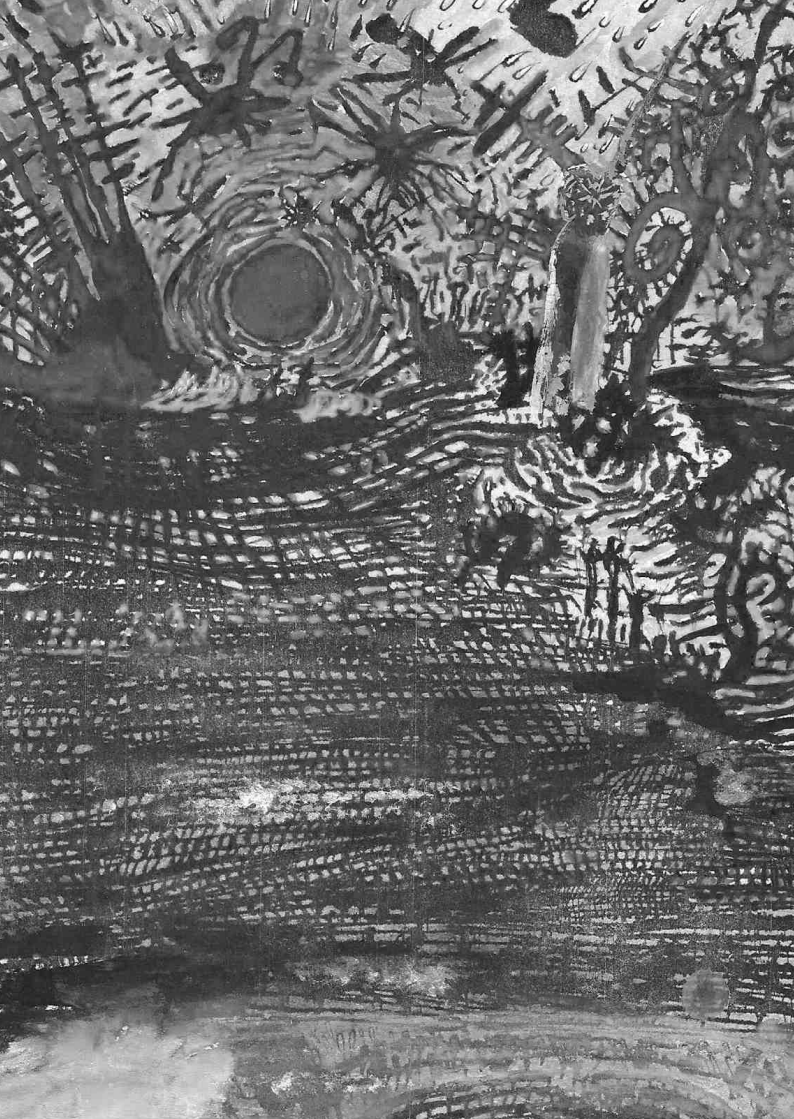
Je suis allé aux portes du désert, sur les pas des voyageurs adoptés, j'ai voulu peindre l'œil doux de la vieille mère qui t'offre tout, le regard que cache le voile froncé, comme un sourcil inquiet, la douceur des chuchotements et des mains qui parlent derrière le pli des voiles froncés. J'ai peint cet œil bienveillant que je n'aurais jamais dû voir. Et les encens ravivent ce déchirement.

Le mauvais œil

L'œil froncé, c'est aussi le souvenir des villageois qui te laissent pas crever par terre. C'est le qu'en dira t'on ? C'est la parole du village : on ne devra plus se voir... Maudire c'est dire du mal, et bénir, dire du bien. Est-ce la superstition ? Non, car les vieilles prédicatrices savent le pouvoir des paroles : le bon œil, c'est l'éloge qui sublime tout simplement un souhait commun. Mais j'aurais dû écouter le vieux marchand, j'aurais pas dû toucher le caméléon en spirale qui me fascinait.

La nuit et l'œil du puits

On est partis chez la grand-mère en 404 pour fuir le regard du village. Au-delà du désert, le matin se dit « Village blanchi » et le soir « Nuit Lavée ». On allait fenêtre ouverte aux vents chauds. Dans le désert la nuit est lumineuse et le jour le vent efface tout. On allait vers l'œil défiguré, c'est le nom d'un puits dans les plaines arides et froncées.



On dirait que l'eau est venue là pour l'homme. Le berger portait l'eau à dos d'âne dans une chambre à air. Sa femme me cachait parmi les chèvres pour me sauver des regards, mais j'ai vu son œil se froncer aussi. Les paysans voyaient mon ombre déambuler dans la nuit lactée. La nuit... La nuit...

La Nuit

Je rêvais déjà d'aller encore au-delà du désert, retrouver les rives noires et irriguées que je croyais habitées de masques sacrés aux milles voix des ancêtres. Mais le vent effaçait mes pas à mesure que je descendais. J'y trouverai un jour des regards plissés de vécu, mais c'est la porte d'une épopée que je n'ouvrirai pas cette fois. De retour au village, la nuit se perce : une lumière transpire comme une lueur fiévreuse : c'est l'œil bleu électronique de la télévision qui monstre et qui démontre en paraboles. La nuit, le poids du silence de l'histoire pas racontée pèse sur le front des enfants endormis. C'est un bruit aux ondes qui croisent celles des prières de l'aube. Un mur de conscience encercle les sédentaires. Il y a des destins qui ne vont jamais se rencontrer ni se croiser. Mais la fraîcheur de la nuit lave les déchets consumés des désirs. La nuit, c'est l'ivresse dans la pénombre où on est sans visage, pour échapper aux regards avec la Khaïta et le Bendir.

Le destin

Le jour on joue aux dès, c'est en vain sous le soleil de plomb que les cailloux jetés au hasard calculent le destin. Car seule la Nuit sait résoudre les équations de mille désirs bridés et de silences cachés, dans un rêve de chaos où mûrit le destin. Le destin (Mektoub) dans le désert, c'est le silence du vent... Faut pas tout dire, tout montrer ou démontrer ! J'ai pas crié sur les toits, nos silhouettes se



faisaient juste des signes d'adieux tragiques. Si on ne comprend rien aux paraboles, c'est qu'il vaut mieux laisser souffler l'effacement des vents sur le chaos inaudible, le silence du secret partagé. Mais pas l'oubli : je retiendrai toujours de ce village le partage et ce silence qui recommence. Il faut partir.

Le soleil

Séparés par des murs, des mers, des médias, sous le seul soleil, sous l'œil pharaonique, nous visons un horizon commun. Le soleil, dans un sempiternel adieu bienveillant malgré les murs et les armes, est toujours mourant. Et pourquoi dans le désert on chante la Nuit et l'œil, je ne sais pas. J'y cherchais des fragments d'écritures anciennes, graves et gravées à jamais, sublimant tout symétriquement. Je croyais que les arabesques spirales étaient tristes et mineures, que l'orient n'écrivait les voyelles volatiles que dans les livres sacrés depuis La Sortie Au Jour pharaonique et symétrique, jusqu'à la monocorde et solaire parole d'un rêve commun promis à l'unisson.

La géométrie

Mais j'ai trouvé des gammes majeures aux notes bleues. Les voyelles des vents chantants, le chant des courbes en suspens est laissé aux paroles évanescentes, qui varient selon les lieux, de villages en visages, de puits en regards, de montagnes en portes, de déserts en chemins d'eau. On dirait qu'au début il n'y avait que la terre sèche et que l'eau est venue l'irriguer. S'il faut que les voix à l'unisson se figent dans une promesse commune, c'est parce que la magie des ancêtres et les fantômes existent encore...



C r é p u s c u l e

Comme une goutte palpitante, le soleil descend
Ruisselant nerveusement sur la vitre du ciel,
Que la terre béante dévore hirsute, au crépuscule,
Pour enfin se fondre, mangée dans l'horizon dégradé.
Depuis que la nuit lave les restes du jour,
À l'instant où le soleil meurt chaque jour,
L'homme en prend un morceau brûlant,
Il en saisit une braise ardente
Pour percer la toile de la nuit,
Pour chasser le regard des bêtes lointaines,
Pour couvrir le cri des oiseaux inquiets,
Pour cuire le sang des proies figées,
Pour assécher la peur des bêtes capturées,
En attisant un feu de caverne,
En allumant une lanterne
Et cette magie opère tous les soirs.
Et l'antique cinéma traverse les époques.
Tous les soirs, dans la caverne,
L'homme percevait la fraîcheur bleutée de la nuit
Allumant un feu rouge pour chasser la peur de l'abri
La nuit humidifiée fuyait la lueur du foyer
Les ombres dansaient à l'heure où s'inquiètent les
oiseaux.
Certains soirs, dans les chaumières,
Les enfants chuchotant allumaient la lanterne magique
Ils glissaient les images d'un vieux monde
concentrique
Les parents parlaient peu, comptant les patates
ridées.
Ces soirs là, au dehors,
La muette toute glacée dehors s'émerveillait
Des fenêtres allumées, tableaux pâles au tic-tac
régulier
Les moustiques attirés vénéraient aussi la lanterne
magique.
Puis vint l'ampoule électrique grésillant comme les
mouches attirées, et le craquellement radiophonique



chatouillant les voix coincées...
Quand dehors les parents affrontaient l'air humide,
Quand La fée électrique illuminait la ville!
Mais un soir sous l'emprise de la peur collective
Dans la ville s'allumèrent d'affreux réverbères
sécuritaires.
Les insectes poursuivirent des cercles inutiles.
Dans les rues se mêlèrent mille lumières policières.
Pas une ombre au tableau dans les rues impudiques,
Des lumières affichèrent mille signaux bleus
informatiques,
Que l'œil des caméras vinrent guetter sans fermer
leurs cils électroniques.
Les vieux ni les enfants ne pouvaient fermer l'œil de
la nuit.
Mais enfin, ce soir,
Un battement lumineux et sonore accomplit
Au loin le cinéma. Enfin non ! Inaudible
Boite de nuit pour tarir l'avidité lumineuse bleutée
Connexions insensées, innombrables possibles.
Le tableau lumineux est entièrement rempli
La nuit bleue glace de nouveau que nul ne transperce.
Quelle chaleur ? Quelle lanterne ?
Nul désir : calculé par avance il s'éteint
Nul espace sans télécommande captant les asservis
Nul instant sacré pour nourrir un rêve commun
Seule l'envie de donner les trésors qu'il nous reste
Y a les bancs dans les rues qui sont là pour chacun
Et l'ennui des trajets pour jardiner les souhaits.
Et demain, pourquoi pas ?
Faudrait juste fabriquer une charrette orchestrale
Pédaler pour tourner des rythmes réguliers
Un guidon pour conduire les dérives chromatiques
Distribution d'crayons et de papiers pour tous
Les timides nous liront leurs rêves sans chanter
Dissipant l'air glacé avec une dérisoire lanterne.

La Nuit

La Nuit Zéro

Comme l'urgence aspirait les peurs érectiles, le foyer s'éteint. Les veines incandescentes fusionnant les brins amassés, le cœur dur craque. Autour s'émiettent les fils fins formant un tapis gris où oscillent encore les pensées folles. La cendre accomplit de ternir les tiges recroquevillées. L'œil palpète en clignotant. Une pluie d'étoile tourbillonne...

Le monde dort. Electre érectile défaille. Le néon fuit. Les câbles pendouillent. L'urgence s'essouffle. Le transport traîne. Le pont fléchit. Le tunnel assourdit. Les indications se contredisent. La trois dé moche. Le monde dort. Les dettes s'annulent. L'écriture s'efface. Les comptables consultent l'oracle ricanant. Le soleil tic-tac les causes. Le monde dort. Le crac boursier. Le cosmos s'évente (des panneaux oscillant s'entrechoquent). La faim dévore (les veines diffusent). Les gouttelettes mentales suintent.

La Nuit Un

Voilà la Nuit. La nuit, nous devenons les autres. Le secret rejaillit comme un ciel de cristaux aveuglant. Le sacrifice a lieu où chacun perd sa vie, son sens, sa parole, son pouvoir. Même le bruissement des feuilles et de graviers se fixe sur la toile des volontés. La paupière palpète pour faire couler le nœud d'un lien perdu desséché. Les ficelles célestes vont à l'horizon, évitant les reliefs des séismes anciens. Les astres tombant avec un filament vertical consolident la toile où s'agrippent les aléas de la vie clignotant. L'air liquide se glace comme un feu : le soleil de notre soleil est un soleil seul. Il doit y avoir d'autres étages plus haut et plus bas. Les

pouvoirs tombent comme une pluie de vaches flasques empaillées. Les doigts des arbres écartèlent le tissu cotonneux et fragile pourtant patiemment relié qui rigole de chatouilles. La pousse à peine éclosé titube déjà au vertige électoral du crâne débordant de signes. Le monde se concentre en un point : les feuilles, les caténaires, les poteaux, les antennes, les toits, les panneaux, les réverbères les échafaudages, les barrières et les moisissures convergent et regardent l'œil avec un intérêt central.

La Nuit Deux

L'échafaudage permet aux retardataires de récupérer leurs affaires négligemment délaissées dans l'antiquité égyptienne (Nuit englobant comme un Huit infini). Les agents de la circulation sifflent les moustiques et les limaces qui font en haut leur devoir pour l'honneur de la pourriture qui dégage une loi immonde béante qui vomit l'élection unanime érigée comme le totem vaseux en échelle-ascenseur à poulie tiré par les capricieux télévisuels riant en bas dans la chute criblée d'aiguillages inutiles. Et l'illumination a lieu : tout ce monde s'échappe avec les cafards qui démangent les pieds. L'œil papillonne et l'oreille bourdonne. Le guerrier fantôme compte ses cheveux. La pupille compte les cils d'arbres géants. Et le cycle recommence...

Julien Stiegler, 21 décembre 2015

Très tôt

Bien avant que la ville
n'active tous ses réflexes,
quand les rêves sont encore chauds...
Les balayeurs croisent le bout de la nuit
Et le silence embaume
le front des incompris...

Les faux parfums remplissent le métro
et se mêlent au tord boyaux :
le café des travailleurs.
Et l'camion poubelle emmène plein de reliques,
c'est autant de secrets
qui n'seront jamais percés.

Dans la banlieue le givre
embaume les bourgeons
disparaissant à la vitesse de l'oubli.
Très tôt c'est l'heure
des contrastes sublimes :
Les désirs glacés, les automates vivants,

Le bal des fantômes
s'accorde pour débroussailler
l'impossible concert.
L'éboueur pourrait mieux
prédire l'avenir
Que l'marchand des nouvelles fraîches.

Dans la banlieue le givre
embaume les bourgeons
disparaissant à la vitesse de l'oubli.
Très tôt c'est l'heure
des contrastes sublimes :
Les désirs glacés, les automates vivants,
les épaves maquillées...

Serein

La terre s'écroule
Les ouragans se multiplient
La crise sublime tombe sur moi
Les gens cliquotent comme des insectes inquiets
Sur des machines aux désirs prémâchés.
Et la nuit glace les déchets de ce festin.

La machine crache les asservis lessivés
Elle se nourrit de travailleurs
Et le ciel traque nos mouvements répétés
Même l'horizon s'incline verticalement
Et le soleil n'est pas plus grand que mon orteil.

La terre craque sous les villes
Nos cabanes flottent dans l'océan
Les restes d'amour chutent sans fin
Mais le vide forme des volutes spontanées
Un monde se crée en spirales inspirées
Tombons sans fin dans le vertige du destin.

Avec les pièces de la machine détraquée
Nous combinons les rêves partagés
Endormis depuis l'asservissement des enfants
Tombons sans fin dans le vertige du destin
Chaque souhait dérisoire sera combiné
En un arbre aux mille voix...

Julien Stiegler, 15 décembre 2014



La machine des rêves contradictoires

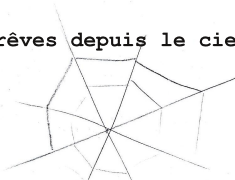
Il n'y a pas de volonté universelle déterminant à l'avance un destin, mais il y a la pressante nécessité de donner un sens au commun. Ma conviction profonde est qu'il n'y a pas d'intention générale, mais qu'il faut l'inventer sans cesse.

Il y a une incapacité à vouloir collectivement (hors du sinistre théâtre pulsionnel qui réalise le déni). Et rencontrer d'autres personnes rend la tâche encore plus difficile. Il faudrait d'abord se dédoubler, se contredire. Ce déchirement intérieur serait l'espace, paysage, visage, corps et monde dans lequel déambuleraient les errants pour se déchirer à leur tour en espace. C'est pourquoi pour passer du rêve intérieur au réel commun, j'ai fabriqué une machine de dédoublement pour tisser des liens, et réinventer une mémoire collective en transformant les rêveurs en fantômes.

Elle est composée des éléments suivants :

- l'arbographe transforme les images animées, accumulant, cyclant le temps, et mélangeant les couches d'images.
- le phonographe enregistre le son et accumule les enregistrements qui disparaissent progressivement dans le passé.
- le chonographe déclençait des événements, mais il a été supprimé car il cause une peur de la machine, un stress où la machine prend le contrôle de la vie et de la volonté. Je l'ai donc exclu du dispositif.
- Le projecteur est un espace circulaire infini, comme un manège tournant au centre duquel on serait placé. Les rêves, qui sont des images animées et sonores en boucles, se juxtaposent dans cet espace infini qui forme une fresque.

Si on observait l'espace des rêves depuis le ciel, il ressemblerait donc à ceci :



La-Char-
rette
Orche-
strale

Ce recueil a été édité par
la Charrette Orchestrale.

(chez
Marlene
Soreda)

100
bd
Davout
75020
Paris

Textes et Illustrations :
Julien Stiegler

Moret-sur-Loing,
le 6 juin 2017

Char-
rette
Orche-
strale
@gmail
.com

Julien Stiegler
julien.stiegler@gmail.com
0033(6)17653214

Dépôt SACD n° 000244641

0033(6)
26855365

